

La Seine vagabonde

Chaque matin, je dénoue l'amarre de ma barque en silence. Hâtivement, je traverse cette mer que je connais par cœur, ses odeurs, ses cris et même ses couleurs. De la berge d'en face, le héron me surveille et les oies cendrées se délectent des algues laissées dans mon sillage. Je me retourne, plus rien. Seul un bruissement sur la Seine apaisée. Elle murmure au

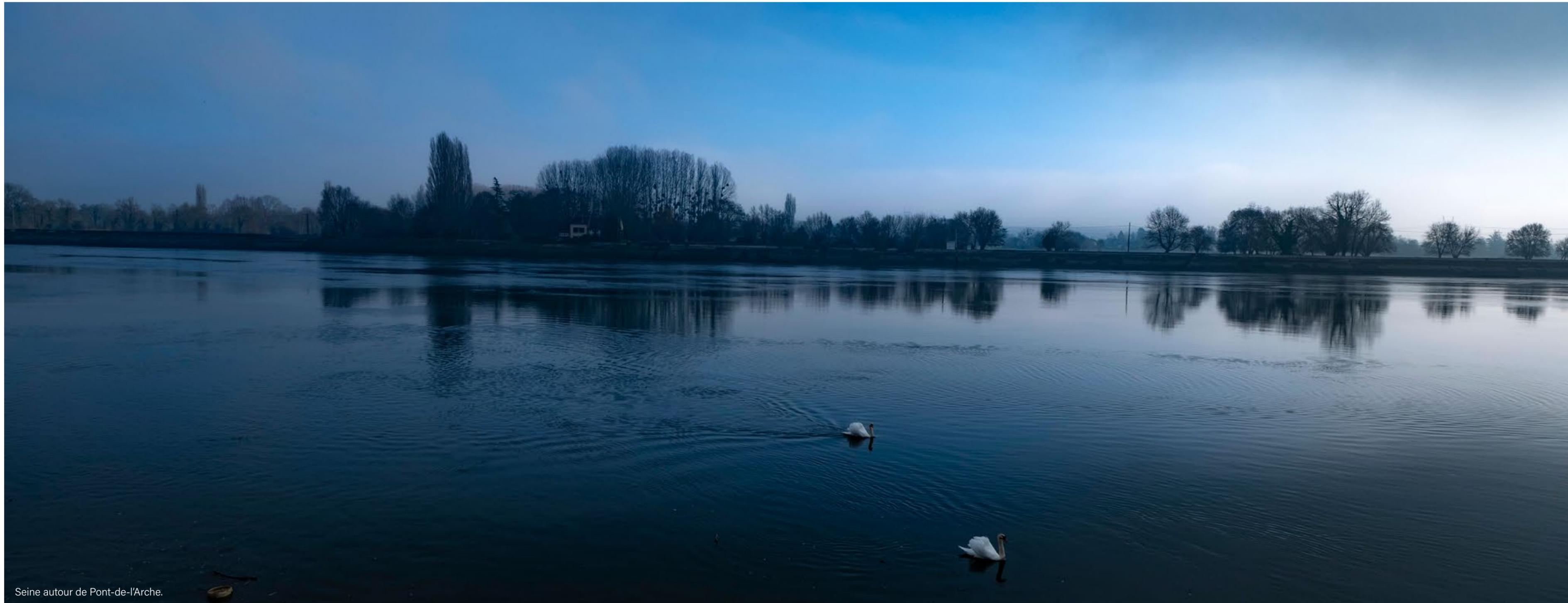
gré de ses méandres et me demande de la suivre. Facile ! Elle ne compte pas le moindre rapide et d'amont en aval, je n'ai qu'à me laisser descendre. L'itinéraire qu'elle emprunte a été déterminé il y a 70 000 années, je suis impressionnée. Entre Giverny et Le Havre, sa nature et son patrimoine me tendent les bras.

“ Mais rien ne nous presse, il est doux de flâner et d'être longtemps en route quand on peut aller aussi vite que le vent ”.

Théophile Gautier (1811-1872), écrivain français

Bords de Seine
à Les Damps.





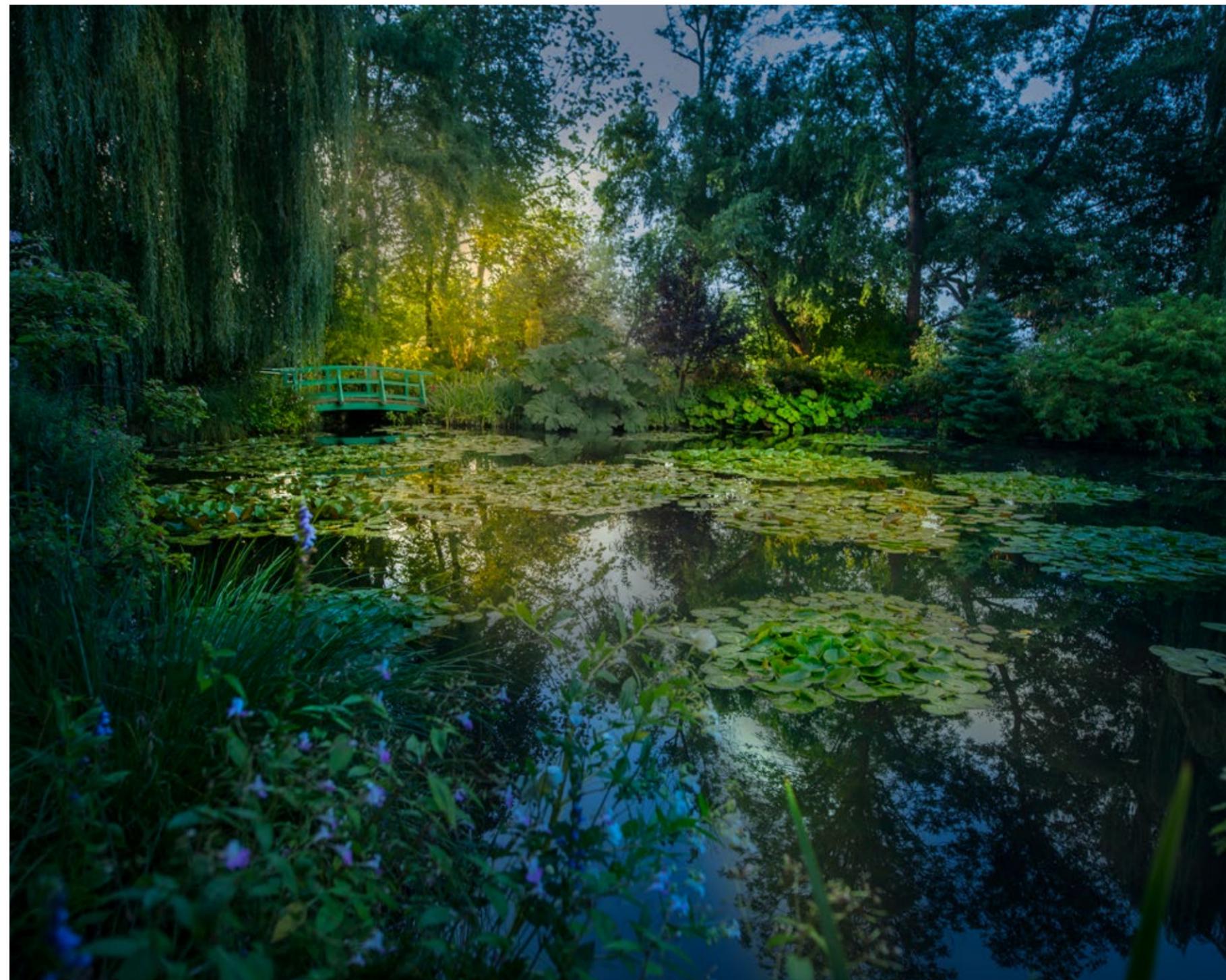
Seine autour de Pont-de-l'Arche.

De l'infiniment petit à l'infiniment grand, j'ai choisi par voie d'eau mon trajet. Le courant a la douceur d'une fin d'été et me laisse dériver sans encombre. L'horizon s'envole. L'Epte me guide jusqu'à des nymphéas qui disparaissent à la surface d'un étang. J'y devine les sources mystérieuses de la vie. Les saules s'éparpillent dans l'air. Une maison rose aux volets verts m'éblouit. Les couleurs clapotent sur la colline, je suis chez Monet. Je partage l'espoir des habitants de Giverny d'en posséder la clé pour m'y promener à la tombée du soir. « *Je ne veux que peindre la beauté de l'air* »¹. Pour un peintre de l'eau, il a bien

réussi. Après le rêve du bateau-atelier, celui du jardin d'eau et ses arceaux fleuris est démesuré. Il a installé une remise pour abriter ses barques. Elles luisent au petit jour en attendant son maître. Je découvre sa cachette au bord du Ru, le petit bras de l'Epte qui se jette dans la Seine. Mon esquif plane dans un espace sans limite, où la nature reflète la nature. Des verts éblouissants. Mais le soleil décline si vite qu'il me faut un abri. Je file en direction de Vernon : ça tombe bien, j'ai toujours rêvé de dormir sous un pont. Même pas peur ! Les ponts sont des sourires à l'envers qui attirent les promeneurs. Douceur de vivre

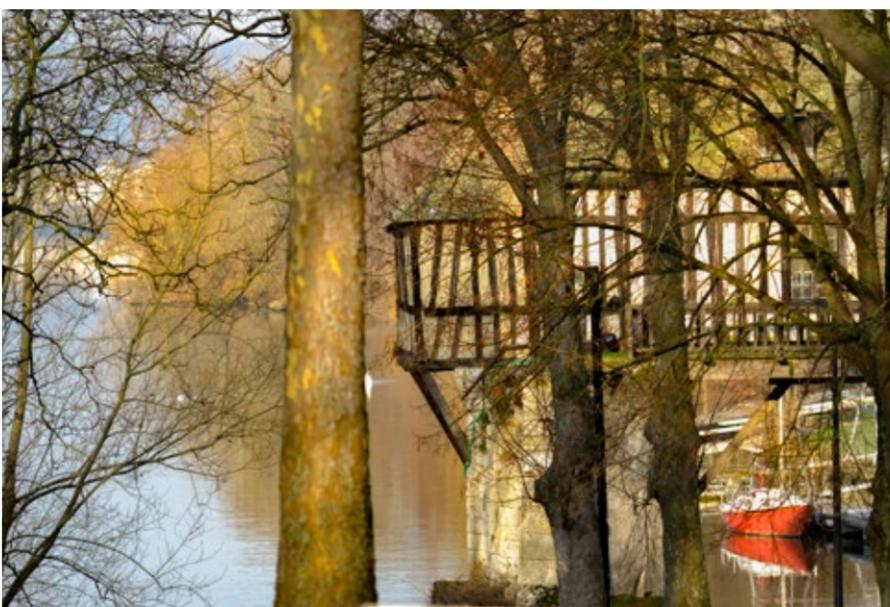
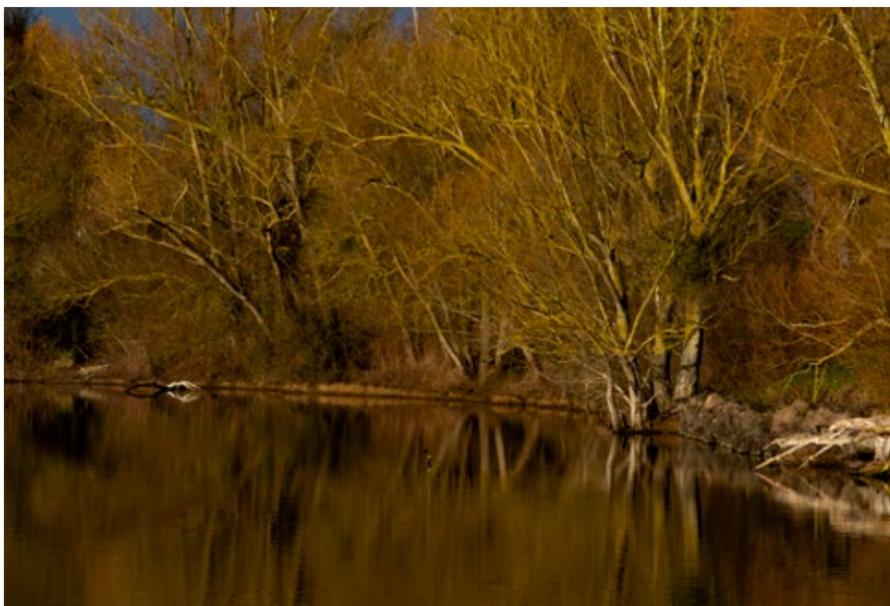
1. Claude Monet (1840-1926), peintre français et l'un des fondateurs de l'impressionnisme.

Saules pleureurs et nymphéas,
le jardin d'eau à Giverny.





Le pont japonais, il enjambe l'étang aux nymphéas de Monet à Giverny.



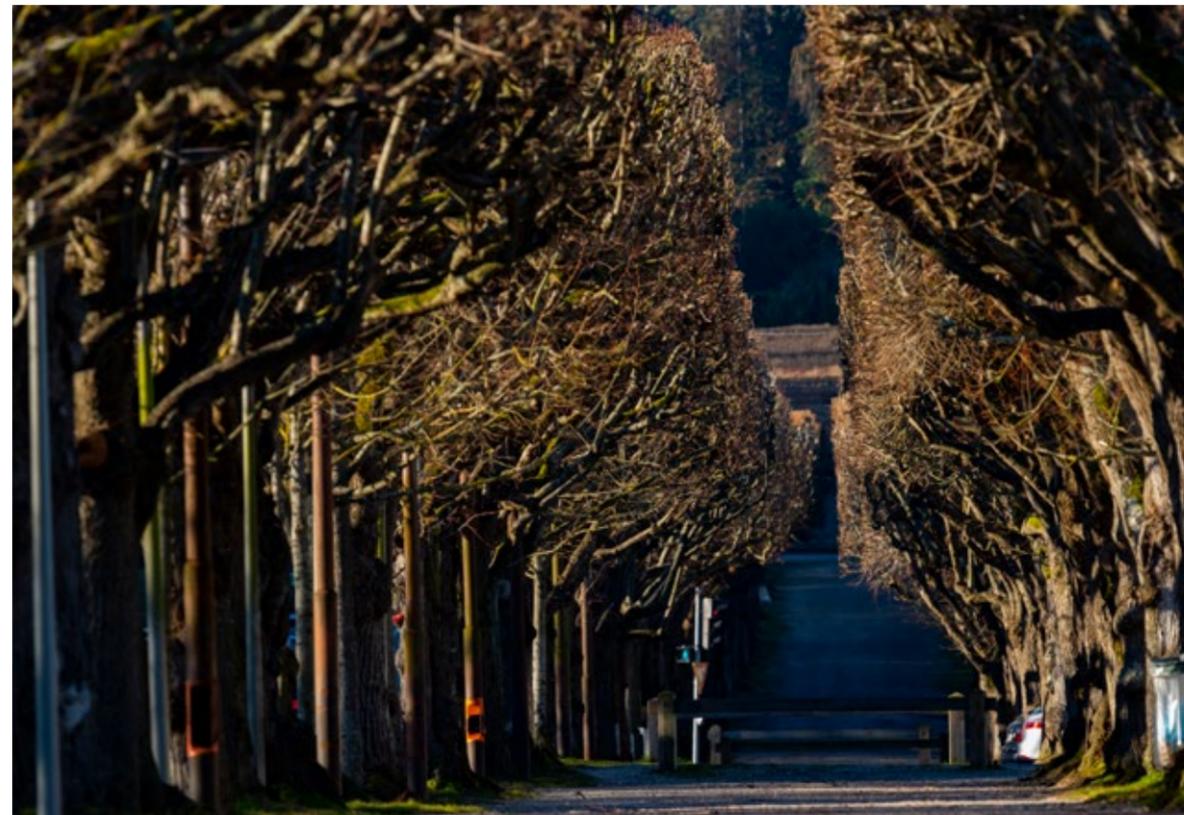
et pique-nique à la belle saison, il fait bon tremper son hameçon entre les herbes hautes, les coteaux fleuris et les vignes naissantes. Il fait bon gravir ses chemins escarpés et dominer ce serpent qui s'agite : l'eau s'étend à perte de vue. Entre ciel et terre, le Vieux Moulin de Vernonnet se détache. Au gré des caprices du fleuve, il semble indiquer l'heure autant que le clocher de la collégiale de la ville. Il est le dernier, perché en équilibre entre deux piles de ponts, le seul à avoir résisté et attendu quarante ans sa restauration. Il fait la fierté de ses habitants. Bus, voitures et trottinettes à moteur roulent sur le pont. En dessous, les vapeurs fluviaux des compagnies batelières qui proposaient la descente de la Seine jusqu'au Havre et la découverte de ses chemins d'excursion ont disparu. Mais Vernon reste une ville-étape qui ouvre la porte de la Normandie.



Le vieux moulin, un des derniers moulins des ponts de Seine à Vernon.



Vernon, ses berges,
ses tilleuls et sa collégiale.



“ Vernon est la cité des tilleuls. Partout des avenues à quatre rangs d'arbres, se croisant, traversant la ville de part en part. ”

Guy de Maupassant (1850-1893)

Je quitte la cité des tilleuls pour retrouver ses berges, ses saules touffus impénétrables. Je descends vers Les Andelys avec un courant d'un kilomètre par heure qui laisse le temps de flâner à travers une Seine sauvage parsemée de petites îles, forêts effrontées plantées comme des pics. Étroites, larges, allongées, elles semblent une embarcation de plus et défient dans le flot de l'hiver les péniches de commerce qui remontent vers Paris. Très près et très loin des hommes, elles sont le privilège des pirates et des écrivains. L'île du Platais, le « Paradou » d'Emile Zola, n'est pas loin, je n'ai qu'à tourner ma tête à tribord pour l'imaginer. Certaines îles rétrécissent un peu. Beaucoup finissent par disparaître et se rattachent à la terre ferme. D'autres ont de puissantes racines enfoncées sous les eaux, entre les rivages caillouteux où la végétation multiplie ses pièges.

Autres remparts, autre époque... Château-Gaillard ! Deux ans ont suffi pour construire cette forteresse du duché de Normandie imprenable, qui transforma la vallée de la Seine en trésor convoité. Marguerite de Bourgogne y fut jetée au cachot pour liaison dangereuse. Dépouillée de ses riches toilettes, tondue, vêtue de bure, elle fut conduite sur un chariot jusqu'à sa dernière demeure. On dit que sa voix hanterait encore la paroi mais en passant, je ne l'entends pas. Limée par le passé, la pierre avale la lumière qui se reflète dans l'eau. La Seine avale tout : couleurs et sentiments, le blanc de l'innocence, le vert de l'espérance, une poudre émeraude qui guérit les morsures venimeuses de serpent.

Je n'ai rien à craindre, au fil de ma descente, ses rives me protègent. Une brise légère m'accompagne. Les ruines entre les buissons sauvages font le guet au





Entre Seine et collines, Les Andelys, la ville de Richard Cœur de Lion.



Le barrage de Pose marque la limite entre la basse et la haute Seine.



Transport de marchandises en péniche dans la boucle des Andelys.



Château-Gaillard, les restes du donjon au Petit-Andelys. Vue panoramique sur la rivière et la campagne.

pied du courant. De Richard sans Peur à Robert le Diable, j'entre dans le monde étrange et merveilleux des légendes normandes, pays des pommes d'or, des eaux, des ténèbres gardés par un dragon à cent têtes, emblème des vices et des passions humaines.

Maupassant dit que c'est aux Andelys que l'on commence à boire du cidre. Je me fie à son avis de fin connaisseur et accoste sur la berge pour me désaltérer. Les établissements renommés dans la vallée de la Seine attiraient les touristes, venus découvrir par vapeurs fluviaux ou chemins de fer ce nouveau monde, bien plus proche que la Côte d'Azur ou la montagne. Ils élaboraient une cuisine normande raffinée. Cafés, guinguettes ne cessaient de proposer des attractions pour ces Parisiens prêts à s'encanailler et à déguster une matelote d'anguilles ou une friture d'éperlans. Canotage et pêche occupaient leur après-midi en attendant un bon souper. Quoi de mieux que

le lit d'un fleuve qui nous berce de promesses et de jeux interdits ! De nombreux restaurants champêtres étaient accessibles en canot. Depuis mon départ de Vernon, je cherche désespérément les pontons flottants et leurs précieux anneaux pour amarrer ma barque. Les rives sont devenues cités imprenables. La loi dite « La servitude de marchepied », qui imposait aux riverains d'un cours d'eau de ne pas mettre d'obstacle le long des berges pour en laisser l'usage aux pêcheurs, bafouée. Il me plaît de penser que les berges, autant qu'un coucher de soleil, appartiennent à qui veut les contempler. Peut-on clôturer la Seine ? Je respire une odeur de vase et de feuilles mélangées et lève la tête en aval vers les méandres de ce plateau de Langres si crayeux. Un réflexe me pousse à chercher les embarcations des hommes qui les ont affrontés. Où sont les pêcheurs ? Ils se promènent, j'ose espérer...

“ *Au tremolo des p'tits oiseaux,
Chagrin et peines,
De la semaine,
Tout est noyé dans le bleu dans le vert
Un seul dimanche au bord de l'eau.* ”

Chanson interprétée par Jean Gabin dans
le film *La Belle Equipe* de Julien Duvivier de 1936



Pêcheurs en bord de Seine
près de Léré



La force tranquille

Ce matin, j'ai échangé ma barque contre un circuit balisé, le GR2. Je n'ai pas résisté. La brume qui s'attarde sur le fleuve donne envie d'attraper le soleil. Je grimpe les cent quarante mètres de dénivelé : on dit qu'un jeune écuyer est mort épuisé en portant sa belle au sommet. De chagrin, elle s'est jetée dans le vide pour le rejoindre. Que reste-t-il de cet amour ? Un paysage à couper le souffle qui s'ouvre en boucles à Poses, sur ses îles, ses écluses et son barrage. L'eau est reflet de la forêt, une rivière couleur cendre. Ses berges, malgré les prouesses de l'homme pour s'adapter, montrent leur supériorité. Mon cœur palpite : de Connelles à la côte des Deux-Amants, les coteaux calcaires ont des allures de falaises.

Je reprends mon dialogue avec le fleuve, hôte paisible de ses eaux. Je descends par soubresauts dans ses marais luisants et m'enfonce dans un monde fantastique où la perspective de retour me semble impossible. Quelle est cette nymphe qui se penche pour boire sur une source limpide ? Un bref instant, j'entrevois ce monde animé d'une vie sous-marine où le vieux Triton¹ souffle dans sa corne en forme de conque. Les eaux jaunes, rouges, vertes ou bleues défilent sous ma coque, je découvre la singularité et la richesse de la Seine.

Quelle sera ma prochaine destination ? « Pont-de-l'Arche » ou « Arche du Pont² » ? Un passage redoutable et redouté, une cuvette profonde où « *Le brouil-*

1. Dans la mythologie classique, il est le fils de Poséidon, dieu des mers et rivières souterraines qui annonce l'arrivée de son père en soufflant dans une conque.

2. Guy de Maupassant.

Le vaste lac des Deux Amants.

